

Sa 1.1.2011

Levé à sept heures passées. Flottement habituel, tension, inquiétude. Je termine *Le Vol de l'histoire* de Jack Goody, en matinée. Soulef et Paul arrivent vers une heure. Cathy a préparé un repas de fête. Nous partons en promenade. J'appréhendais de m'exposer au froid. Depuis plus de quatre ans, c'est devenu une hantise de faire un malaise, de tomber en syncope, dehors. Nous prenons le sentier parallèle à la nationale et rentrons par le lycée. Le triste paysage d'hiver est relevé par les premiers chants d'oiseaux. C'est mercredi ou jeudi, près de la poste, que j'ai surpris le pépiement des mésanges, et c'était comme une lueur dans le jour gris et froid.

Et ceci, encore, d'affreux, d'écrasant. J.-C. Pinson m'a adressé ses vœux, par courriel. Je leur souhaite, à lui et surtout à Martine, qui lutte contre un cancer, tout le courage possible. Il me répond aussitôt. Martine s'est éteinte le 20 août dernier. Et je m'explique, alors, qu'il ait évoqué, dans son premier envoi, ce « temps de détresse ». Il est homme à dire exactement les choses, et courageux. Toute sa vie en témoigne. Nous avons tout eu, tout de suite, et tout nous est retiré, déjà. Serait-ce plus supportable si nous n'avions d'abord été si heureux? Je me surprends à revenir en arrière, continuellement, à me pencher sur le temps non seulement de l'enfance et de l'adolescence mais sur celui de la maturité. C'est comme un gouffre d'où s'élève la voix profonde, doucement, dangereusement persuasive qui m'invite à les rejoindre puisque c'est là, désormais, que toute joie, révélation, espérance sont exilées.

*Di 2.I.2011*

Je descends faire provision de pain avant d'extraire Lionel Robbins. Pas question de transcrire les notes de décembre dernier, de boucler la décennie, le compteur électrique ne cesse de sauter et je m'exposerais à perdre le travail accompli. Je lis *Matériau du rêve* de M. Olender.

Comme hier, nous sortons marcher en début d'après-midi. Nous descendons nous garer sur la place du marché et partons faire le tour du bassin de Bures. Au retour, notre attention est attirée par le manège d'oiseaux aux cris discordants que leurs ailes falciformes me font prendre d'abord pour de petits rapaces. Mais voici qu'ils se rapprochent, se perchent dans les branches, au-dessus de nos têtes. Ils sont d'un vert insolite – des perruches à collier! Cathy me dit avoir entendu raconter, à la radio, qu'elles avaient colonisé un village de l'Essonne.

Nous descendons les petits à la gare, à six heures. Couché à minuit.

*Lu 3.I.2011*

Cathy appelle EDF pour savoir ce qui se passe, si le disjoncteur ne serait pas cause des ennuis que nous avons, depuis la mi-décembre. Il peut être onze heures lorsque deux gars arrivent. Nous descendons retirer les fusibles au compteur extérieur, après quoi ils changent le disjoncteur. Je lance la machine à laver. Il saute aussitôt. Il va falloir prendre rendez-vous avec un électricien, ce que je fais. J'ai à peine raccroché qu'on sonne. C'est une entreprise de nettoyage de façade. Ils viennent de s'occuper de deux pavillons, un peu plus bas. Il leur reste du produit, qui sera perdu dans les heures prochaines et me proposent de laver le crépi de la maison. Cathy envisageait de le faire faire. Je lui téléphone. Elle est en réunion. Je prends la décision, seul. Les gars sortent le matériel. Pas besoin d'échafaudage. Leur appareil leur permet d'atteindre le haut des murs. Ils s'en vont à deux heures et demie.

J'ai fait une vertigineuse poussée de tension, en me rendant à Gif. J'étais à un cheveu de perdre connaissance, au volant. Incapable d'avaler quoi que ce soit. Et demain, je vais parler à Nanterre. L'année 2011 s'annonce mal. Je reste un long moment sans rien faire, angoissé, m'attendant au pire, avant que la tension ne retombe.

Colette Olive m'a transmis une demande d'éclaircissement de la part de la traductrice, en catalan, d'*Une chambre en Hollande* et de *B-17 G*. Je lui retourne directement, par courrier électronique, les explications.

*Ma 4.I.2011*

Arminda sonne au portail, à huit heures. Il ne s'ouvre plus. C'est que nous avons tripoté les fusibles, hier soir. Je descends, remonte chercher un tournevis, finis par extraire les caches de protection et par déclaveter le mécanisme. Il fait froid. Ces complications en chaîne me contrarient et le tout se porte sur le cœur.

J'entreprends de transcrire les notes de décembre dernier. Les enverrai à Colette Olive, et la troisième décennie sera bouclée. M'interromps à onze heures et demie, à la date du 22 décembre, mange un peu, quoique je n'aie pas faim du tout, pour lutter contre le froid, et prends la rame de midi et quart. Elle s'immobilise à Massy-Palaiseau. La circulation est interrompue à cause d'un « accident grave de voyageur », en amont – un suicide, donc. On nous invite à emprunter la ligne C. Je prends la passerelle pour me rendre à l'autre extrémité de la gare, où deux trains sont en attente. Il est une heure passée lorsqu'on démarre enfin. Je pensais être en avance. J'aurai du retard. Lorsque je change à Saint-Michel, où j'envisageais de prendre la ligne 4, la circulation reprend sur la B. À Châtelet, je n'ai qu'à traverser le quai pour passer sur la ligne A. J'arrive à Nanterre à deux heures et quart et me rends à l'espace Reverdy où j'avais déjà parlé, voilà quatorze ans. Je reconnais les fausses flaques d'eau, sur le carrelage. Pierre Hyppolite m'attendait, avec ses étudiants. Nous attaquons immédiatement. Une heure de causerie, suivie de questions-réponses. Nous nous transportons ensuite dans un bureau, avec deux jeunes collègues, et parlons gaiement, un gobelet de champagne à la main, jusqu'à cinq heures et demie que je repars dans le froid âpre. À la maison à sept heures. Cathy m'a précédé.

*Me 5.I.2011*

Un électricien, dont Arminda m'avait fourni les coordonnées, arrive vers neuf heures, avec un compagnon. Je lance la machine à laver pour leur montrer qu'elle fait sauter le disjoncteur. Elle

tourne imperturbablement. Ils vérifient donc l'installation, ne décèlent rien d'anormal. Nous descendons jusqu'au portail, qui ne fonctionnait plus. Il joue librement. Il n'y a que le sèche-linge pour s'interrompre dix minutes avant la fin du programme. Je m'explique mal ce qui se passe. Cathy me rappellera qu'hier soir nous avons resserré les branchements du tableau électrique. Mais nous n'avions pas pris la précaution de vérifier si cette petite opération avait été suivie d'effet. Il était tard.

Je pensais que les deux gars avaient pris sur le temps d'un chantier pour passer. Je leur propose un café. Ils s'attablent et nous parlerons jusqu'à onze heures passées. Je finis de transcrire le mois de décembre dernier, descends à la pharmacie et à la poste, ouvre les *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. Mais une mauvaise fatigue me complique la tâche. Je passe à Hobsbawm, sans guère plus de succès.

Il a plu dans la nuit. Le temps change, se radoucit, après cinq semaines de froidure et de neige.

*Je 6.I.2011*

Levé à six heures. Cathy, avant de partir, lance une lessive. L'instant d'après, le compteur saute. J'ai rendez-vous, à neuf heures et demie, chez la cardiologue d'Orsay. On verra au retour. Je nous croyais quitte de cet embêtement. C'est la machine à laver qui en est la cause.

Il fait très sombre mais la température est brusquement remontée. Je me présente avec une demi-heure d'avance au cabinet. Avant moi, un couple, soixante-quinze ans, s'entretient à voix basse, comme on fait dans ces lieux d'attente et de crainte. Le meilleur de la matinée est passé lorsque je rentre.

Je lis Hegel. En soirée, au grand magasin d'électroménager des Ulis pour commander un sèche-linge et une machine à laver.

*Ve 7.I.2011*

Forte tension, au réveil, le cœur qui cogne dans la poitrine et me fera craindre le pire jusqu'en début d'après-midi. Avec ça, je suis glacé jusqu'aux moelles, incapable d'avaler quoi que ce soit, ce qui n'arrange rien. M'efforce, malgré tout, d'avancer dans Hegel.

François-René Martin m'appelle. Les soutenances de mémoire pourraient débiter en février, entre l'examen semestriel et le concours d'entrée. Il me faudra veiller à sauvegarder cinq jours pour rendre visite à Mam.

En milieu d'après-midi, je me risque à descendre à la poste. Il fait 12 ° et cette douceur est délicieuse, après le gel et la neige. Le ciel s'est dégagé et je note l'imperceptible gain de lumière, en fin de journée.

Paul téléphone, en soirée, de Copenhague, où ils sont arrivés hier soir.

*Sa 8.I.2011*

Grand vent du sud, dont je profite pour faire sécher des lessives de draps. Comme la machine à laver s'interrompt au bout de six minutes, en faisant sauter le compteur – la nouvelle ne sera livrée que dans dix jours –, je quitte le bureau toutes les six minutes, réenclenche le disjoncteur, relance la machine et reviens à ma lecture. La quatrième fois, je passe au rinçage, qui dure treize minutes. Je passe donc la moitié de la matinée à quitter et à reprendre les *Leçons* de Hegel avant de pouvoir m'y tenir sans interruption jusqu'à midi et demi que Cathy descend de l'institut.

Après déjeuner, en promenade jusqu'à Saint-Rémy. Le silo, en bord de voie, où se faisait la collecte des grains, a été rasé. Des nuées d'oiseaux étaient perchés sur le toit, au temps des moissons.

Alors que la journée s'était bien passée, il me vient de violentes palpitations, vers onze heures. Inquiet, j'avale le quart d'un cachet de Lexomil.

*Di 9.I.2011*

Il n'est pas loin de neuf heures du matin lorsque, de la porte de ma chambre et d'une voix contenue, Cathy demande comment je me sens et, ce faisant, me tire du sommeil. C'est l'effet de ce quart de cachet. Avec ça, pas trop bien, oppression, vertiges, qui s'estompent en fin de matinée.

En début d'après-midi, je descends jusqu'au parking où se tient la brocante mensuelle. Il y a un stand d'art africain et, dans le lot, une statuette fang dont le marchand commence par demander

une somme exorbitante avant de la céder au prix de marché. Il se croit ensuite obligé d'alléguer diverses raisons fumeuses pour justifier l'écart entre ses prétentions initiales et le montant de la transaction – c'est bien pour moi ? je ne compte pas la revendre ? Je suis gêné de la situation où il s'est mis, et moi avec lui. Un peu plus loin, un grand déballage de livres où traînaient des ouvrages d'économie, le *Journal d'un écrivain* de Dostoïevski.

Nous parlons, Cathy et moi, du temps lointain de nos enfances, de l'éloignement, de l'ignorance où il nous tenait, de l'absolue nécessité de s'exiler si l'on voulait entendre quelque chose à ce qui se passait, faire un peu ce qu'on voulait. C'est ainsi qu'il est huit heures et demie du soir, que Gaby téléphone et qu'on n'a pas dîné. Couché à minuit.

*Ma 11.1.2011*

Corinne Abensour a téléphoné, hier, pour me proposer de parler de Stendhal. Les éditions Nathan vont publier un manuel de seconde qui sera accompagné d'un CD. Des écrivains contemporains diront quel intérêt ils trouvent à ceux d'autrefois. Je cherche l'explication la plus simple qui soit à ce fait énorme, décisif, que constitue la division du travail dès les premières sociétés, avec, d'un côté, ceux qui agissent, de l'autre, ceux qui racontent, par écrit. Les héros illettrés ont désormais besoin de narrateurs savants pour porter leurs exploits dans le registre second, hautement sélectif de l'écrit. Mais les scribes, les aèdes, les écrivains ne savent pas de quoi ils parlent. C'est Stendhal qui, le premier, prend une conscience fugitive, encore imparfaite, de cette distorsion et Faulkner qui, en 1927, résoudra la question.

Je prends le RER à deux heures. Tout est détrempe mais il ne fait pas froid et c'est un soulagement. La menace de mort qui rôdait, dans l'air glacé de décembre, s'est retirée. Je peux lire – Hegel. Les pages sur l'Égypte sont brillantes, l'explication qu'il donne de la rencontre d'Œdipe et du sphinx, exaltante. Rue Bonaparte, je récupère copies, mémoires et rentre.

En fin d'après-midi, coup de fil de la médiathèque de Die, où j'avais passé trois semaines, en 1959. Mais l'état de mon cœur rend périlleux les voyages, surtout en train. On ne sort pas d'une

rame de TGV comme d'un wagon de métro ou de RER, comme j'ai déjà dû (pu) le faire en attendant les secours.

*Me 12.I.2011*

Levé à six heures et quart. Jour pluvieux, pas très froid. J'attaque le premier lot de copies, sur la philosophie, avant de passer au supermarché puis à la poste où je retire l'exemplaire justificatif de la traduction espagnole de *L'Empreinte* et de *Points cardinaux*. Je reprends les corrections jusqu'à midi et demi, ouvre ensuite le dernier livre d'Alain Leygonie – *Les animaux sont-ils bêtes?* – puis *La Belle Étoile* de Jean Védrières.

*Je 13.I.2011*

Temps d'ouest, sombre et doux. Je tarde un peu à passer à la table de peine, à entamer le deuxième lot de copies. Lorsque je finis par m'y résoudre, ce n'est pas sans réticence et je n'ai corrigé que la moitié du paquet, à midi. Avec ça, il va encore falloir s'occuper des mémoires de quatrième année, finir Hegel, préparer le cours de philosophie du deuxième semestre.

À Gif à deux heures. Plus de cigarettes. Elles ne seront livrées qu'en soirée. La douceur de l'air m'est sensible, bienfaisante. À un mois d'ici, nous étions sous la neige et je garde le souvenir affreux, effrayant de ces soirs où j'étais au bord de la syncope, près de m'effondrer dans le vide glacé où j'aurais pu finir congelé, avant qu'on ne me retrouve. Et puis la lumière s'attarde un peu au-delà de cinq heures et demie, maintenant. Toujours dans Hegel.

*Ve 14.I.2011*

Me surprends à traîner les pieds pour gagner le bureau, poursuivre les corrections. Tout est prétexte à lâcher le stylo rouge. Au mépris de la règle de fer, vieille de quarante-cinq ans, qui veut que chaque seconde de la matinée, lorsque j'en dispose, soit employée à étudier, à avancer un peu, je descends au magasin de bricolage acheter un tube circulaire de néon que je mets en place séance tenante. Après quoi, n'ayant plus d'excuse, je reviens à mes copies et termine vers midi. Restent les mémoires.

Je prends le RER de deux heures moins le quart, lis Hegel jusqu'à Bourg-la-Reine où je change pour monter dans l'omnibus

qui marquera l'arrêt de Gentilly. Des mésanges chantent à tue-tête derrière la gare. Le vent n'est pas froid et c'est un bonheur. À Gentilly, je descends la petite rue triste jusqu'au passage sous le périphérique. Les façades au crépi gris sont noircies par le perpétuel nuage de gaz brûlés que produit la circulation, à quelques pas de là. Sous le pont, une sorte de campement, avec le mobilier de sacs en plastique, une couchette recouverte d'une bâche en plastique bleu, bordée au carré, un espace intime dans le pire dehors. Quelqu'un vit et dort ici, au voisinage immédiat des voitures, des piétons, dans le grondement ininterrompu du périphérique. Quel monde habitons-nous ?

Je dépasse, sans m'en rendre compte, le 25. Les éditions Nathan sont logées, désormais, dans un vaste ensemble neuf, derrière le stade Charléty. Je poursuis jusqu'au boulevard Kellermann, atteins la rue de l'Amiral-Mouchez, m'avise de mon erreur et rebrousse chemin. Je sonne à la bonne adresse. Pas de réponse. Un coursier sortait. J'entre, prends l'ascenseur, qui ne démarre pas. Arrivent quatre ou cinq dames, qui travaillent dans les bureaux du cinquième et, gentiment, m'expliquent. Elles sont munies de badges qu'il faut appliquer sur le boîtier. Lorsqu'elles auront atteint le cinquième, il me faudra descendre au premier, ce que je fais. Corinne Abensour me rejoint l'instant d'après. Deux de ses collègues l'accompagnent, installent la caméra dans la pièce où je parlerai de Fabrice à Waterloo. Juste avant que nous ne commençons, Didier de Calan pousse la porte. Il est en demi-service, maintenant. Nous parlons de la vie qui passe, de ses trois garçons, qui furent mes élèves – l'aîné voilà vingt-deux ans, de Joseph, qui vient d'arriver. Puis on lance les deux caméras et j'essaie d'expliquer, aussi simplement, aussi nettement que possible, que l'histoire a séparé, dès l'origine, héros et narrateurs. Elle a imprimé une déformation prismatique au récit. Celui-ci ne nous livre pas ce qui se passe dans la réalité, c'est-à-dire lorsque c'est le moment, sur site, pour les intéressés, mais l'idée que s'en fait un écrivain qui y pense de loin, après, le cœur tranquille, l'esprit dégagé. Stendhal a senti cela, failli rétrocéder la conduite du récit à l'acteur avant de se raviser et de reprendre la main. C'est l'affaire d'une demi-heure. Je reprends le RER et la lecture de Hegel.

*Sa 15.1.2011*

Debout à six heures et quart. Il fait un temps ensoleillé, doux et venté. Je descends faire les courses avant de revenir à Hegel. Je lance des lessives, débarrasse un peu le passage, au garage, en prévision de la prochaine livraison de la machine à laver et du sèche-linge. Toutes les six minutes, le compteur saute. Je rétablis le courant. La machine repart au début. Après cinq séances, je passe sur essorage. Comme tout se complique à la moindre défaillance des esclaves mécaniques.

Nous partons pour Chartres en début d'après-midi. Les blés sont sortis, les champs vêtus de vert tendre. Des milliers de vanneaux sont posés, immobiles, tournés dans la même direction, vers l'ouest. Nous rapportons des livres. Les vanneaux, maintenant, ont pris leur vol et c'est comme une immense écharpe mouvante, au ciel. Le jour gagne.

*Di 16.1.2011*

Il va faire une journée printanière, calme, tiède, avec du soleil. Je commente les images de trois livres d'artiste que m'a envoyés Joël Leick.

Paul arrive à midi et demi. Soulef est restée à Cachan. Elle a des copies à corriger. Nous nous rendons, en voiture, à Saint-Rémy et partons, à pied, vers Chevreuse. On longe la ferme de Coubertin, traverse l'Yvette, qui court entre ses berges soigneusement dressées, entre les maisons riveraines, puis s'évase dans des prés. De grands peupliers ont été récemment abattus, tronçonnés, et il flotte une odeur de bois frais. Je finis de remplir les livres d'artiste.

*Lu 17.1.2011*

Cathy me descend à la gare à huit heures moins le quart avant de prendre la route d'Évry. Le froid du matin provoque le malaise habituel. Pas bien du tout et, là-dessus, la crainte que le mal empire. Je ne peux pas lire. Mais, aurais-je été dans mon état normal que je m'en serais abstenu. C'est que je vais parler toute la journée et j'essaie d'économiser mes forces. M'installe au-dessus de l'amphithéâtre des Loges, au premier, où j'accueille les étudiants qui se succèdent sans discontinuer. Je passe ensuite

au secrétariat récupérer une nouvelle fournée de mémoires, prends le RER et descends à Cachan. Les petits rentrent l'instant d'après. Je lis les entretiens de G. Dumézil avec D. Eribon et me couche à dix heures.

*Ma 18.I.2011*

Debout à six heures. Je poursuis la lecture de Dumézil avant de quitter l'appartement. Les petits se rendront un peu plus tard à la BNF. Rue Bonaparte à huit heures et demie, dans le petit jour gris. Les cours sont désertes, encore. M'installe, comme hier, au premier étage. Je me laisse déborder par le temps, dépêche les candidats de la matinée à une heure et demie et reprends un quart d'heure plus tard pour faire passer une étudiante qui n'avait pu se présenter hier. Il est quatre heures lorsque j'en ai fini avec la première unité de contrôle.

Je remonte à pied à la maison, dépouille le courrier arrivé en mon absence, lis le dernier livre, très drôle, de Dominique Noguez et me couche tôt, usé par ces deux journées d'oraux.

*Me 19.I.2011*

Levé à cinq heures et quart. Un bel après-midi sortira du matin brumeux. Je termine Hegel et l'extraits. J'attends qu'on nous livre le nouvel appareillage électroménager. Le téléphone sonne sans arrêt et je suis fatigué, barbouillé. C'est vers deux heures que les livreurs appellent du tournant où s'est arrêté leur camion, trop volumineux pour passer. Ils chargent les deux machines sur un diable et emportent les anciennes. Je descends expédier mes envois à la poste, passe au supermarché prendre de quoi me nourrir, demain, et ouvre les mémoires de quatrième année. Avec ça, je fais de l'hypertension et ne peux m'empêcher de penser aux complications qu'elle pourrait entraîner si je pars de Gif, dans le froid du matin. Il serait plus sage de passer la nuit à Cachan. Cathy me descend à la gare. Les petits m'attendaient. Forte oppression thoracique, angoisse sourde. Je tarde à trouver le sommeil.

*Je 20.I.2011*

Levé à six heures. Je sors fumer sur la terrasse, sous un ciel de cinéma. Des nuages espacés réverbèrent les lumières de la ville,

donnent à la nuit du matin un caractère artificiel, de studio, rose pâle sur fond bleu. Je pars à huit heures, patiente, non sans inquiétude, une dizaine de minutes sur le quai et sors une demi-heure plus tard à Saint-Germain-des-Prés. J'interroge les étudiants jusqu'à trois heures de l'après-midi, sans la fatigue qui s'amoncelle et m'accable à mesure que la journée s'avance. Parler me coûte.

Avant de rentrer, je passe par la librairie *Le Vent dans les pages* où je me procure les *Règles pour le parc humain*, que je n'avais toujours pas lu, ainsi que *La Dynamique de l'innovation* de François Caron. Les petits rentrent vers huit heures du soir.

Ve 21.I.2011

Debout à cinq heures. C'est encore un ciel artificiel qui est tendu sur la proche banlieue, avec de beaux nuages pareils à des poignées d'ouate teintée de rose, sur le bleu profond de la nuit où la pleine lune est accrochée comme un projecteur. C'est là-dessous que se déroulaient certaines scènes, au demeurant médiocres, bavardes, de westerns que j'ai vus, dans mon enfance. Ils ajoutaient à l'irréalité de ce monde violent et moralisateur.

Je corrige des mémoires jusqu'à huit heures que je quitte l'appartement. C'est un mauvais moment que je passe à attendre, dans la nuit glacée, sur le quai surélevé d'Arcueil-Cachan. Quatrième journée d'oraux. Un accablement me vient, vers midi. Je profite de la pause pour finir de corriger les mémoires. À trois heures et demie, j'ai terminé et c'est un grand soulagement. N'en pouvais plus. Je vais restituer les copies, les notes d'oral et les mémoires au secrétariat et me retrouve à l'air libre. Je n'avais rien vu du dehors de toute la journée. Il fait froid, sous un ciel voilé, laiteux. Cathy descend me récupérer à Courcelle.

Sa 22.I.2011

Levé à cinq heures. La semaine m'a paru passer comme un souffle alors que chaque journée semblait très longue. C'est qu'elles se ressemblaient au point de n'en former qu'une seule, la même, dans une grande salle de séminaire du bâtiment des Loges.

J'ouvre les *Règles pour le parc humain*, que je termine en fin de matinée. Un accès soudain d'hypertension m'a contraint à m'interrompre, vers dix heures, suivi d'une fatigue profonde.

Comme chaque fois, je sentais la vie s'éteindre, en moi, et bien que pareille chose me soit fréquemment arrivée, depuis quatre ans, elle engendre la même indicible angoisse. Rien ne garantit que je ne vais pas m'arrêter en chemin, que mon cœur ne va pas cesser de battre.

Cathy rentre de l'institut, me propose de l'accompagner jusqu'à Vélizy. Mais la semaine a été éprouvante et je préfère rester à la maison. D'ailleurs, j'ai froid. J'apprends de faire un malaise, dehors. Je rallume le feu et consulte des sites consacrés à l'art océanien.

*Di 23.I.2011*

Le moment est venu de préparer le cours du deuxième semestre, celui que, depuis octobre, je consacre à la philosophie. J'étais trop las, trop diminué, hier, pour l'entreprendre. Je couvre deux feuillets de notes, sur Rousseau, et constate bientôt que je n'ai toujours pas la force. Les quatre journées d'oral m'ont affecté plus que je ne croyais. Me contente d'extraire Sloterdijk avant de désertir purement et simplement le poste. Je regarnis le bûcher, cure les rigoles de l'allée et tire du garage un volumineux bloc de noyer dans lequel j'ébauche, à la tronçonneuse, un casse-tête fidjien (totokia).

Après déjeuner, en promenade. Cathy entend récolter des perce-neige. Ils poussent en bordure d'un ruisseau qui aboutit à l'Yvette. Nous en avons déjà ramassé, voilà quelques années. Paul était de la partie. Je me souviens qu'un rouge-gorge était venu se poser près de lui pour le cas où il aurait déterré des bestioles, ce que je dis à Cathy. À peine a-t-elle commencé à dégager une fleur que le rouge-gorge rapplique. Il se pose à quelques pas, sur une branche de houx, d'où il surveille les opérations. Nous poursuivons notre chemin, longeons le bassin de retenue, montons sur Damiette et redescendons par un sentier le long duquel Cathy se rappelait avoir vu des primevères. Elles sont toujours là, certaines en fleur, déjà, comme les perce-neige. Nouvelle récolte. Nous sommes à hauteur du gymnase lorsque nous sommes survolés par des oies, formées en V.

Pas envie de lire. Rien fait que ça, depuis des mois, et, ces derniers jours, trop parlé. Je feuillette les images de sculptures, dans les porte-vues bleus.